

S'engager avec Emmanuel Mounier

Dossier de deux articles La Croix Hebdo du 15 octobre 2022

Avec l'aimable autorisation de La Croix-hebdo :

Elodie Maurot, La Croix Hebdo 15/10/2022 © Bayard

Ces articles ont été retranscrits par Jean-Claude DEVÈZE, Membre du Pacte Civique, de Démocratie & Spiritualité et de l'Internationale convivialiste.

Pourquoi nous l'avons fait

Au printemps 1994, je découvre l'œuvre d'Emmanuel Mounier à Sciences Po, au cours de ce qui s'appelait alors un « enseignement d'ouverture »... et qui portait bien son nom. Dans une salle que je revois fenêtres grandes ouvertes – peut-être un souvenir reconstruit ? –, je rencontre la pensée d'un chrétien sans faux-fuyants, dont la foi n'amoindrit pas le combat pour la justice. Un philosophe radicalement questionné par ceux qui ne pensent et ne croient pas comme lui. Un esprit libre, qui renouvelle le rapport du christianisme au politique et à l'action, sans raisonnements de chapelle, ni nostalgie impérialiste. L'enseignant s'appelait Jacques Rollet, et c'est à la République laïque que je dois cette rencontre. Par ce cours, j'ai expérimenté que la République peut faire découvrir à un croyant ce que son Église aurait dû lui transmettre. Je ne l'ai jamais oublié. Il faut dire que l'œuvre de Mounier, hospitalière dans toutes ses fibres, suscite les interlocuteurs les plus divers. C'est aussi une leçon.

Par la suite, j'ai un peu perdu de vue Mounier, sans l'oublier. Pour préparer ce dossier à l'occasion des 90 ans de la revue *Esprit*, j'ai relu beaucoup de ses textes. J'y ai retrouvé l'élan que donnent sa pensée si créative et sa vie si cohérente. Cohérence, créativité : n'est-ce pas ce dont nous avons vitalement besoin aujourd'hui ?

Elodie Maurot

Premier article

Il y a quatre-vingt-dix ans, le philosophe Emmanuel Mounier (1905-1950) donnait naissance à la revue *Esprit*, véritable laboratoire d'idées. Dans une période de crise, cet homme de débat, à la foi fervente mais discrète, a su renouveler l'engagement des catholiques.

Octobre 1932. Un éditorial au titre ambitieux s'affiche en couverture d'une toute nouvelle revue, *Esprit* : « *Refaire la Renaissance* ». Il est signé par Emmanuel Mounier, un jeune philosophe catholique de 27 ans, qui cherche un chemin à travers les maux de l'époque. En ce début des années 1930, ils sont nombreux. La crise économique née du krach boursier américain de 1929 a déjà atteint l'Europe, suscitant faillites, chômage de masse et misère. En Allemagne, Hitler est aux portes du pouvoir. À l'est, en URSS, Staline a installé sa domination totale. Sur le continent européen, les jeunes démocraties sont mises à l'épreuve par les

séductions fascistes et communistes, tandis que la poussée du capitalisme favorise les divisions et l'instabilité sociales.

Comment s'orienter dans ce vieux monde qui craque de partout ? Mounier ne prétend pas avoir la réponse. Il ne croit ni aux idéologies ni aux utopies, mais il a une conviction : la révolution doit être spirituelle. « *L'esprit doit prendre l'initiative de la protestation* », écrit-il dans ce premier numéro, persuadé que seule la mobilisation des convictions les plus intimes peut déstabiliser « *le désordre établi* », la cupidité du capitalisme, le matérialisme plat, la modernisation oublieuse de la personne humaine, la pensée assoupie. Il veut « *refaire la Renaissance* », ce mouvement d'idées qui, au XVI^e siècle, donna naissance à l'humanisme européen. Et, pour cela, reprendre son geste fondateur là où il s'est faussé, dans l'opposition du « je » au « nous », qui aboutit sous ses yeux à deux impasses : l'individualisme bourgeois et le collectivisme totalitaire.

Dans ce texte serré d'une cinquantaine de pages, la plume de Mounier palpète de colère, d'ardeur et de foi. Le jeune philosophe dénonce les compromissions de la bourgeoisie catholique avec un ordre social injuste. Il fustige sa fausse piété, oublieuse des exigences évangéliques, qui livre ouvriers et miséreux désespérés aux illusions fascistes et bolcheviques. « *C'est le cri que vous écouterez puisque la parole ne déchire plus les cieus et les cœurs*, lance-t-il. *Entendez ces mille voix en déroute. Leur appel à l'esprit (...) est plus âpre que l'angoisse. Il sort de la faim et de la soif, de la colère du sang, de la détresse du cœur : voilà le calme que nous vous apportons.* »

Rien ne laissait présager la fougue révolutionnaire de ce jeune homme né en 1905, à Grenoble, dans une famille de la moyenne bourgeoisie, catholique et républicaine. Père pharmacien mais trop peu fortuné pour acheter l'officine où il travaille, mère au foyer, enfance choyée. Mounier, élève doué et posé, grandit sans coups d'éclat. Il se distingue dans les études de philosophie, mûrit ses convictions chrétiennes par la lecture des philosophes, des théologiens et des mystiques, les met en pratique dans les cercles de l'Association catholique de la jeunesse française (ACJF) et à la Conférence Saint-Vincent-de-Paul, qui vient au secours des plus démunis. En 1927, il monte à Paris préparer l'agrégation. Il la réussit brillamment l'année suivante, reçu deuxième derrière Raymond Aron.

Une confortable carrière universitaire paraît toute tracée, mais la discrétion de Mounier cache une flamme mystique indissociable d'un désir d'engagement : il veut comprendre le monde, aimer et se donner. « *L'homme spirituel est d'abord un homme qui ne se sépare point* », écrira-t-il. La mort prématurée de son meilleur ami Georges Barthélémy, en 1928, et la lecture de Péguy en 1929 vont porter cette flamme à l'incandescence. Péguy, le défenseur de Dreyfus, le socialiste indigné converti au catholicisme, le pourfendeur de l'argent roi et le poète des humbles, inspire Mounier et lui dégage la route. Comme le fondateur des *Cahiers de la quinzaine*, il va laisser de côté l'enseignement, où il craint de s'assoupir – « *tout mais pas la ligne droite, obstinée, aveugle avec un fauteur au bout* », a-t-il noté dans son journal –, pour risquer l'aventure d'une revue.

Dès 1930, il s'emploie avec son ami Georges Izard à unir un collectif autour de la création d'une publication mensuelle largement ouverte aux problèmes posés par la crise de civilisation qu'il a entrevue. Ce travail collaboratif sera la marque de fabrique d'*Esprit*. Mounier a voulu que la revue soit non confessionnelle, pour être rassembleuse d'hommes et de femmes aux convictions différentes – catholiques, protestants, juifs, agnostiques – animés par un même humanisme.

Les moyens sont modestes : le projet est lancé à partir d'une simple souscription, l'éditeur Desclée de Brouwer a prêté un bureau, puis un petit industriel a offert de plus vastes locaux, près de la gare du Nord, et le mi-temps de sa secrétaire pour aider à l'organisation. Mounier croit à cette pauvreté. « *J'aime que les grandes audaces se présentent sous le vêtement d'une assurance modeste, et que la façade ne précède pas la maison* », écrit-il.

Très vite, *Esprit* devient un laboratoire d'idées et trouve son lectorat. Le projet suscite l'intérêt d'enseignants, de juristes, d'entrepreneurs, de syndicalistes à la recherche d'une troisième voie entre capitalisme et communisme. Des groupes *Esprit* naissent en province et à l'étranger. Relais de la revue, ils lui permettent aussi d'être proche des réalités de terrain les plus diverses et participent à l'élaboration des numéros.

Vif, curieux, doté d'une force de travail peu ordinaire, Mounier donne l'impulsion, coordonne, tranche quand il le faut, tout en mettant en pratique la vision de la personne qu'il promet : l'écoute du point de vue de chacun, la recherche de ce qui peut réunir. Il impressionne ses collaborateurs par sa qualité de présence et sa disponibilité. Aveugle d'un œil, mal entendant d'une oreille, il a, semble-t-il depuis l'enfance, compensé ces déficiences physiques par une attention accrue aux autres. « *Irréductible et ouvert* », selon la belle formule du philosophe Paul Ricœur, il suscite le dévouement des uns et des autres autour de la revue.

Mounier est transformé par ce travail en commun. Pour celui qui s'est toujours méfié de l'exercice solitaire de la pensée et de son illusoire héroïsme, la vie quotidienne de la revue vient confirmer la fécondité du débat et du dialogue. Ses convictions de fond ne changent pas, mais sa manière d'envisager la question décisive de l'engagement évolue, notamment avec la rencontre décisive, en 1934, de Paul-Louis Landsberg. Au contact de ce philosophe protestant d'origine juive, opposant de la première heure au nazisme, il abandonne la vision idéalisée de l'action qui marquait ses premiers textes. Mounier accepte désormais l'épaisseur du réel, l'ambiguïté irréductible de tout engagement et le devoir d'efficacité. « *Le devoir des hommes qui ont des intentions pures sera d'entrer dans l'impur, en tâchant de le purifier de l'intérieur, mais en ne s'évadant pas de cet impur sous le prétexte qu'il est impur* » : telle est la leçon qu'il tire de l'histoire dramatique qui se joue sous ses yeux.

Dans le tumulte des années 1930, les numéros d'*Esprit* s'égrènent. Leurs titres claquent comme des manifestes : « Rupture entre l'ordre chrétien et le désordre établi » (1933), « L'argent, misère du pauvre, misère du riche » (1933), « Les pseudo-valeurs fascistes » (1934), « La colonisation, son avenir, sa liquidation » (1935)... La revue s'intéresse aux relations internationales, à l'économie, au travail, à la culture, à la place des femmes, aux questions d'éducation. En se penchant sur tout ce qui est « *vraiment humain* », elle vit avec trois décennies d'avance les grandes intuitions du concile Vatican II.

Non sans courage, Mounier conduit la revue dans l'histoire tragique de l'entre-deux-guerres. Il risque des prises de position audacieuses, souvent contre la doxa catholique. En 1934, il soutient l'union des forces de gauche. En 1936, il est l'un des premiers catholiques à dénoncer les exactions de Franco durant la guerre d'Espagne et à prendre le parti de la légitimité républicaine. En 1938, malgré les divisions internes, il critique le pacifisme face à Hitler et la fausse paix de Munich. Parallèlement, il poursuit l'élaboration théorique du personnalisme, publiant notamment *Révolution personnaliste et communautaire* (1934) et *Manifeste au service du personnalisme* (1936).

Les années de guerre sont lourdes d'épreuves. Épreuve personnelle : sa première fille, Françoise, née en 1938, est atteinte à quelques mois d'une encéphalite. En 1940, les espoirs

de la soigner se révèlent vains. Son handicap est complet. Pour Mounier, cette épreuve intime résonne avec la tragédie collective de l'Europe : délitement de la III^e République, pacte germano-soviétique qui dévoile l'accointance des totalitarismes très tôt entrevue par la revue, déclenchement du conflit...

Réserviste en raison de son handicap, Mounier est démobilisé en juillet 1940 et s'installe à Lyon avec sa famille. En novembre, il prend la décision de faire reparaître *Esprit* dans l'espoir d'influencer la refondation menée par le régime de Vichy. Cette décision tactique, qui se révélera être une erreur, lui vaudra a posteriori des accusations sommaires d'accointance avec le pétainisme. Mais la suite de l'histoire témoigne en sa faveur : en juillet 1941, la revue, déjà fortement censurée, est interdite de parution, signe qu'elle n'a pas cédé à la mise au pas idéologique. Immédiatement, Mounier s'engage dans la Résistance lyonnaise, dont il est vite accusé d'être le « *directeur spirituel* ». En janvier 1942, il est arrêté et emprisonné à Vals, puis jugé à Lyon en octobre. Finalement libéré en 1943, il vit dans la clandestinité à Dieulefit (Drôme) et en profite pour écrire *Traité du caractère* et *L'Affrontement chrétien*, qui paraîtront à la Libération.

La fin de la guerre signe le retour à la lumière de la revue, qui reparaît en 1944. Ces années s'accompagnent d'un changement de vie pour les Mounier. Avec d'autres familles de compagnons de la revue, Henri-Irénée Marrou, Jean-Marie Domenach et Paul Fraise, ils s'installent aux Murs blancs, une propriété acquise en 1939 à Châtenay-Malabry, au sud de Paris. Ils vont expérimenter une vie communautaire, à laquelle Mounier réfléchit depuis longtemps. Accueillant rencontres et sympathisants, ce lieu devient le cœur battant de l'aventure.

Car Mounier et *Esprit* sont de tous les débats de la refondation de l'après-guerre. La revue défend des positions progressistes : critique des tiédeurs de la démocratie chrétienne, participation à la refondation du socialisme, dénonciation de la torture dans les colonies et de la course aux armements, promotion de la réconciliation franco-allemande et d'une Europe fédéraliste. Sur le plan religieux, elle poursuit la conversation avec les non-croyants, promeut l'œcuménisme, accompagne l'expérience des prêtres ouvriers. Souvent menacée d'une sanction romaine pour ses hardiesses, la revue ne les évite que grâce à la solidité des arguments théologiques et spirituels de son fondateur.

Après 1945, la grande affaire des gens d'*Esprit* est le dialogue avec le Parti communiste français (PCF), sorti auréolé de la Résistance et porté par l'engouement des intellectuels pour le marxisme. Mounier le respecte parce qu'il porte la voix et les espoirs des plus pauvres. « *Mon Évangile est l'Évangile des pauvres. Jamais il ne me laissera satisfait sur un seul malentendu avec ceux qui ont la confiance des pauvres* », écrit-il au sujet du dialogue avec les communistes dans l'un de ses derniers textes. Mais, rapidement, le stalinisme et ses crimes, absous par le parti, imposent la rupture. Consommée en 1948, elle est suivie d'une violente cabale menée contre Mounier par les milieux communistes.

Le philosophe aura à peine le temps de répondre. Le 22 mars 1950, au petit matin, il est retrouvé mort dans sa chambre des Murs blancs, victime dans la nuit d'une crise cardiaque. Sur sa table, on retrouve un livre de Marx qu'il était en train d'annoter. Le dialogue, toujours. Quelques jours plus tôt, il avait exprimé à son ami prêtre-ouvrier André Depierre son souhait de vivre plus proche du monde ouvrier et de s'installer avec sa famille à Montreuil. Le souci de cohérence, inlassablement. Épuisé par le travail et les sollicitations, Mounier s'éteint en pleine action, à 45 ans seulement. « *L'action auprès des hommes n'est pas pour nous une vocation occasionnelle qui se cherche des lettres de noblesse, elle est la*

plénitude de notre pensée et l'achèvement de notre amour. Il nous faut nous donner tout entiers », avait-il affirmé dans le premier numéro d'*Esprit*...

Deuxième article

5 clefs pour libérer l'action

Confronté à un temps de crise et à de violents antagonismes, Emmanuel Mounier a su déjouer bien des pièges de la pensée et de l'action. Son œuvre demeure précieuse pour s'orienter aujourd'hui.

1 Mener la révolution de l'esprit

Quand Mounier lance la revue *Esprit*, en 1932, il est convaincu que la situation de crise qui l'entoure n'aura pas de remèdes économiques, ni ne sera soldée par une révolution politique. « *L'esprit seul est cause de tout ordre et de tout désordre, par son initiative ou son abandonnement* », écrit-il dans son premier éditorial. La révolution qu'il appelle de ses vœux est spirituelle.

Ce choix le distingue évidemment des penseurs marxistes de son temps, qui font des rapports économiques l'infrastructure de la société et le moteur de l'Histoire, et considèrent la religion comme une superstructure sans consistance. Mounier, lui, revendique la fécondité et l'efficacité propres du spirituel. « *Mounier pose que le spirituel lui aussi est une infrastructure, parce que les dynamiques sociales ont toujours rapport in fine à des choix existentiels individuels et collectifs, à des valeurs, à des convictions* », indique Jacques Le Goff, professeur émérite des universités, auteur de plusieurs ouvrages sur Emmanuel Mounier.

Précisons que Mounier n'a aucune intention de soumettre l'organisation de la société à un programme ou à un système religieux ou clérical. Il n'a aucune nostalgie pour la chrétienté qui a longtemps perduré en Occident, subordonnant le temporel à l'Église. Il est même l'un des penseurs catholiques à avoir le mieux compris et défendu la laïcité. « *Pour Mounier, la révolution de l'esprit est une révolution intérieure, qui se manifeste dans les choses les plus concrètes. C'est une métanoïa, une conversion* », souligne Yves Roullière, qui dirige l'édition des *Œuvres complètes* d'Emmanuel Mounier aux Presses universitaires de Rennes (*lire p. 30*).

Chrétien à la foi intense et pudique, Mounier définit l'« esprit » sans exclusive, comme « *une réalité à laquelle nous donnons une adhésion totale, qui nous dépasse, nous pénètre, nous engage tout entiers en nous tirant au-delà de nous-mêmes* » (*Refaire la Renaissance*). Selon lui, le spirituel n'a pas à être ajouté à la vie profane, encore moins par une attitude conquérante. « *Nous n'avons pas à apporter le spirituel au temporel, il y est déjà. Notre rôle est de l'y découvrir et de l'y faire vivre. (...) Le temporel est tout entier le sacrement de Dieu* », note-t-il dans *Feu la chrétienté* (1949).

Jusqu'à sa mort, en 1950, Mounier va évoluer sur le sujet de la révolution. « *Si, au début, Mounier utilise beaucoup ce mot, il va ensuite être vacciné –et la revue avec lui – contre les dangers de la révolution qui peut emporter les droits protecteurs des libertés individuelles*, souligne Anne-Lorraine Bujon, actuelle directrice de la rédaction d'*Esprit*. *Mounier va développer une attitude plus réformiste, mais en conservant toujours une radicalité dans la critique de l'injustice et du système économique qui la rend possible. On retrouve ce besoin de radicalité aujourd'hui, face à la crise écologique.*»

2 Dénoncer le détournement du spirituel

Pour Mounier, il existe une tragédie du spirituel : c'est la façon dont il est dévoyé et annexé par la bourgeoisie catholique conservatrice. Le philosophe sait que les hommes et les femmes de son temps, « *l'opinion commune* », identifie le spirituel au réactionnaire, et cet « *abominable malentendu* » le déchire (*Refaire la Renaissance*). Il veut donc mener un travail de discernement : séparer le spirituel des forces réactionnaires, dissocier « *le spirituel d'avec le politique, et plus spécialement, puisqu'il a surtout péché de ce côté-là, d'avec cette réalité provisoire qu'on appelle la droite* ».

La logique de la captation du catholicisme par la droite consiste, analyse-t-il, à souder le bloc « *propriété-famille-patrie-religion* » : « *Entendez : propriété capitaliste, égoïsme familial, nationalisme et pharisaïsme pieux pour entériner le tout.* » « *Aujourd'hui, alors que le maurrassisme revient en force et où le vote d'une partie importante des catholiques s'ancre à l'extrême droite chez Zemmour, la lecture de Mounier reste un puissant antidote à toute tentative d'annexer le catholicisme à un programme réactionnaire* », analyse Yves Roullière.

Mounier a pris conscience très tôt que l'Église catholique avait perdu la classe ouvrière, mais il ne s'est jamais résolu à ce divorce. S'il entend réconcilier les catholiques et les forces de gauche, il met en garde toutefois contre la naïveté qu'il y aurait à « *créer un contre-bloc avec tout ce que l'on a estampillé à gauche* ».

« *La seule chose qui exaspère ce doux, ce patient, c'est le détournement du spirituel. L'ennemi de Mounier, c'est la catégorie des accapareurs du spirituel, qu'ils soient de droite ou de gauche* », a témoigné son ami Jean-Marie Domenach (*lire p. 30*), qui a dirigé la revue *Esprit* de 1957 à 1977. « *La pensée de Mounier n'est pas une variété du catholicisme de gauche, poursuivait-il. Si ses attitudes concrètes ont souvent coïncidé avec celles des chrétiens de gauche, il n'a rien tant détesté que leur effusion lyrique et leur confusion mentale, même s'il rend hommage à leur générosité.* »

3 Articuler le « je » et le « nous »

Au centre de sa philosophie comme de son action, Mounier place le respect de la personne. Progressivement déployée dans une philosophie personnaliste, cette notion va lui permettre d'éviter ce qu'il juge être deux impasses : l'individualisme, qui isole des êtres humains égocentriques tout en les juxtaposant, et le collectivisme, qui les fait fusionner dans des masses informes en les broyant.

Pour Mounier, la personne est un « je » animé par une vie intérieure, un sujet de droits, mais toujours articulé à un « nous », à une pluralité de communautés (amicale, familiale, sociale, politique...) sans lesquelles elle ne peut vivre. Ce « nous » n'est pas une entité extérieure et supérieure au moi, mais une réalité qui lie et traverse les personnes et les fait vivre. La personne n'est pas une entité close. Un double mouvement la constitue, « *un mouvement croisé d'intériorisation et de don* », écrit-il dans *Refaire la Renaissance*. Prolongeant ses intuitions, le philosophe Paul Ricoeur écrira que « *le plus court chemin de soi à soi passe par autrui* ».

Mounier observe que l'individu peut être enclin à se penser sans – voire contre – les autres, mais il n'oppose pas de manière simpliste la personne et l'individu. « *Ces deux notions constituent deux pôles à l'œuvre au sein de chaque personnalité. Tout le travail de personnalisation est de parvenir à privilégier, pas à pas, le pôle personnel d'ouverture, d'accueil et de présence, sur le mouvement inverse de rétraction ombrageuse sur le pré carré de ses intérêts*, précise Jacques Le Goff. *Au fond, c'est l'opposition entre une dynamique de*

dépossession dans la générosité – mot très présent chez Mounier – et une propension à la possession, au toujours plus, à l'encombrement tétanisant de l'existence. »

Pour Mounier, la compréhension faussée de l'être humain, comme un individu clos sur lui-même, génère sur le plan social quantité de mondes fermés : professions, classes, nations, cercles d'intérêts économiques... Autant de collectifs qui ne haussent pas l'individu au-dessus de lui-même, mais « *le verrouillent dans un autre lui-même* ».

Sa philosophie personnaliste le conduit à imaginer d'autres types de communautés, des collectifs substantiels mais ouverts, respectueux des droits de la personne, de sa vie privée et de son intimité, mais aussi de son besoin de liens et de relations, dans une union respectueuse de la distance.

Cette vision, éloignée du communautarisme comme de l'atomisme contemporains, conduira Mounier à des engagements concrets : pour la responsabilisation de chacun dans les collectifs, pour la cogestion dans l'entreprise et en faveur de la démocratie quand elle n'est pas « *le régime du nombre anonyme, voire la sanction de l'unanimité, mais le règne de la responsabilité vivante dans le droit vivant* » (*Esprit*, septembre 1935).

« *En son temps, Mounier s'est vraiment distingué par sa réflexion sur la communauté, et il demeure extrêmement original par sa manière de penser le commun et de penser en commun*, estime Yves Roullière. *C'est très actuel dans une crise écologique à laquelle aucune personne seule – responsable politique, penseur ou âme de citoyen – n'a de réponse et dont on ne se sortira pas autrement qu'ensemble.* »

4 Chercher le bonheur ne suffit pas

Mounier n'a pas connu les développements de la société de consommation, mais il entrevoit ses séductions irrésistibles et la manière dont elle peut corrompre la vie relationnelle et même la vie intérieure. « *Il est l'un des premiers à avoir l'intuition d'une société colonisée et déstabilisée par l'emprise de plus en plus totale, totalisante et presque totalitaire de l'économie capitaliste* », analyse Jacques Le Goff.

Mounier n'est pas déconnecté des réalités, il ne condamne bien entendu pas la satisfaction des justes besoins matériels. « *Le marxisme a raison de penser que la fin de la misère matérielle est la fin d'une aliénation, et une étape nécessaire au développement de l'humanité*, écrit-il dans *Le Personnalisme* (1949). *Mais elle n'est pas la fin de toute aliénation.* » Aux catholiques tentés de donner des leçons de modération aux travailleurs qui réclament justice, il déclare vertement : « *Ce peuple gronde : regardez ses feuilles de paye avant de dénoncer le matérialisme. Et si vous lui désirez plus de vertus, donnez-lui d'abord cette sécurité matérielle dont vous oubliez que si vous n'en disposiez de père en fils, votre modération sociale serait peut-être troublée.* »

Pour autant, Mounier invite à ne pas céder aux sirènes du bonheur et du confort. « *Le dernier point que nous visons, ce n'est pas le bonheur, le confort, la prospérité de la cité, mais l'épanouissement spirituel de l'homme* », écrit-il dans le premier numéro d'*Esprit*, où il identifie « *la primauté du matériel* » à « *un désordre métaphysique et moral* ».

À ses yeux, proposer uniquement l'horizon du bien-être et de l'abondance revient à préparer la généralisation de l'idéal petit-bourgeois. « *La vie du bourgeois est ordonnée au bonheur, c'est-à-dire l'installation, la jouissance à la portée de la main comme la sonnette du domestique* », écrit-il dans *Révolution personnaliste et communautaire* (1933).

Sa rudesse s'enracine dans sa conviction qu'il existe un antagonisme foncier entre liberté et bien-être. « *Nous ne voulons pas un monde heureux, nous voulons un monde humain, et un*

monde n'est humain que s'il donne leurs possibilités aux exigences essentielles de l'homme. » Il invite à être « révolutionnaire doublement », a commenté Jean-Marie Domenach, « une première fois contre le malheur et une seconde fois contre le bonheur ».

Mounier ne refuse pas le bonheur, mais il est convaincu qu'il n'est le produit d'aucun volontarisme autocentré. Le bonheur surgit par surcroît, toujours donné, comme dans de nombreuses scènes de l'Évangile.

5 Etre engagé et ouvert à l'évènement

Pour Mounier, l'engagement n'a rien de facultatif. Il est même au cœur de la dynamique de la personne. « *Pour lui, l'engagement est l'un des langages de la personne et sans recours à ce langage, la personne est aphone* », relève Jacques Le Goff.

Le philosophe n'a rien tant craint que la pensée «*en chambre*», hors-sol, repliée sur elle-même, simple jeu intellectuel qui ne coûte rien à celui qui s'y adonne. Contemplatif, de tempérament mystique et d'une vive sensibilité, Mounier n'était pas naturellement disposé à la vie publique et exposée d'un directeur de revue. «*Toute ma vie s'est construite contre mon caractère*», a-t-il même confié.

S'il accepte cette plongée dans l'action et l'inconnu, c'est parce qu'il entrevoit un «*pharisaïsme primordial* » par lequel chacun «*se décharge de son fardeau sur le voisin, sur la collectivité, sur des mythes, pour se donner le bonheur sans effort d'une conscience satisfaite* ». Or «*le chrétien s'engage, dit-il, non pas seulement ici ou là, mais tout entier dans chaque acte* ».

Sa pensée et sa pratique de l'engagement sont indissociables de la notion d'« événement » : il s'agit «*d'entrer dans la logique de l'évènement, d'accepter la vulnérabilité de l'évènement et son inédit* ». «*L'évènement sera notre maître intérieur* », écrit-il dans une lettre à son ami Jean-Marie Domenach, en 1949. Car celui-ci est à la fois perturbateur et révélateur. Par lui, la personne sort d'elle-même, est interpellée. Elle prend conscience de ce qui compte vraiment pour elle, établit ses priorités, découvre son absolu. L'évènement est ainsi constitutif de la personne. «*L'engagement n'est pas une propriété de la personne, mais un critère de la personne* », analysera avec finesse le philosophe Paul Ricœur dans son sillage (1) : en m'obligeant à prendre position, la crise me transforme «*de fuyard ou de spectateur désintéressé en homme de conviction qui découvre en créant et crée en découvrant* ».

«*L'évènement est un mot qui reste une balise pour cette revue, témoigne Anne-Lorraine Bujon, actuelle directrice de la rédaction. Il signale le souhait permanent de ne pas rabattre la nouveauté qui surgit sur des grilles de lecture préconçues et de maintenir un questionnement permanent. Nous l'avons particulièrement vécu récemment au moment de la crise du coronavirus et lors du déclenchement de la guerre en Ukraine.* »